

Décrire ce qu'est l'observation participante, ce qu'elle implique et quels sont ses enjeux n'est pas une tâche évidente puisqu'il s'agit en partie de l'histoire d'une discipline qu'est l'ethnologie. Je tenterai toutefois d'en faire un portrait large notamment à travers les considérations de certains auteurs qui ont marqué la discipline tout en fournissant quelques pistes de réflexion permettant de mieux connaître ce type d'observation. N'étant pas un adepte des ces manuels ayant pour but de décrire méthodiquement ce sur quoi repose ou devrait reposer l'observation participante, à la manière un livre culinaire, je préconise plutôt une approche à travers des considérations et questionnements sur lesquels un enquêteur est susceptible de se buter sur le terrain. Chaque terrain implique une méthodologie qui lui est adaptée et en ce sens je n'expliquerai pas comment faire l'observation participante, mais plutôt comment considérer cette dernière dans une perspective plus large. Je joins en quelque sorte Georges Lapassade, lorsqu'il affirme, dans L'ethnosociologie(1991 : 24), que : « l'observation participante désigne, en fait, un dispositif de travail et non une forme particulière d'observation. »

Approche historique à travers quelques auteurs

En anthropologie, on considère Bronislaw Malinowski comme l'un des premiers chercheurs à avoir explicité l'observation participante comme une méthode en soi, à travers sa «méthode scientifique» qu'il élaborera lors de son terrain durant la période de la Première Guerre mondiale. En effet, c'est en étudiant les Trobriandais (des îles

Trobriand, près de la Papouasie-Nouvelle-Guinée) qu'il établira les jalons de ce qui deviendra le «terrain type» en ethnologie pour une génération de chercheurs à venir, caractérisé par l'immersion. L'ethnographe prend donc part à la société qu'il étudie, apprend (idéalement) la langue des individus en question et effectue en ce sens une observation générale de la population et ne se résume pas seulement à un comportement, comme cela peut-être le cas dans une observation plus directe dans un contexte expérimental. Toutefois, Malinowski c'est aussi le début des apories en anthropologie culturelle, comme on peut le constater à travers le Journal d'ethnographe, publié en 1968, soit plus de cinquante ans après ses terrains initiaux. Contrairement à ses monographies où l'on peut lire un auteur formel et rigoureux discutant des pratiques et ce qu'elles représentent pour les populations étudiées, on y retrouve un homme qui procède à un exercice d'écriture sur sa personne tout en proposant une autre vision qui viendra briser le mythe de bon ethnologue empathique à ses sujets.

Parallèlement, aux États-Unis, se développeront les premiers écrits de l'École de Chicago : Robert Erza Park (pour n'en nommer qu'un) écrira un texte fondateur qu'est La Ville en 1915 qui se veut être un appel à l'étude de la ville à travers sa diversité et ses transformations. Le texte propose en quelque sorte les bases qui plus tard aboutiront au concept d'écologie urbaine qui sera adopté dans les travaux d'une génération de sociologues dont font partie Horace Miner et Everett Hughes (Hamel, 2011). Je nomme ces deux chercheurs non seulement parce qu'ils ont produit des monographies sur des populations québécoises, mais parce qu'ils représentent bien le

tournant socioanthropologique qu'a pris cette école en faisant usage des méthodes qualitatives. L'observation participante est l'une des méthodes adoptées par ces chercheurs en intégrant respectivement la population des villages que sont Saint-Denis de Kamouraska et Drummondville comme le démontre de manière éloquente Bernard Émond (2000) dans son documentaire où il reprend les traces de Miner à Saint-Denis avec la femme de ce dernier.

De l'autre côté de l'Atlantique, en Italie, Ernesto De Martino participera à l'étude ethnographique de l'autre chez soi, incarné par les populations italiennes du Sud. Ce dernier tente de comprendre les disparités nord/sud d'Italie à travers une approche de terrain alors que le déterminisme économique demeure le facteur explicatif le plus emprunté chez les intellectuels de l'époque. Nous sommes en 1948, lorsque De Martino publie son livre Le monde magique (2000) : ce dernier propose une réflexion sur le rôle et la position du chercheur qui fera de lui un précurseur. En arrivant sur le terrain, le chercheur emporte avec lui son bagage qui lui se confronte avec celui des individus étudiés, que ce soit au niveau des attentes ou des conceptions. Or, il remet en question la possibilité de l'ethnologue à étudier un peuple en question en se basant seulement sur ses conceptions «occidentales» de chercheur, celles de la science. Toutefois, son argument le plus saisissant se situe au niveau de la rencontre, alors que les deux entités (chercheur/sujet) actualiseront leurs agissements en fonction de l'autre, l'un venant transformer l'agir de l'autre de par la rencontre de ces entités aux forces divergentes. C'est à l'aide de cet argument qu'il expliquera la résurgence du tarentulisme, pratique qui avait pratiquement disparu

en Italie du sud, mais qui, par la cassure économique et sociale qui s'opère entre le nord et le Sud italien (à l'image de sa pratique en tant qu'ethnologue face aux gens du Sud), se verra ressurgir contextuellement. Autrement dit, c'est le pouvoir de la culture qui ressurgit dans un contexte où les gens du sud se voient remis en question face au Nord, puissance économique de l'Italie (notion très foucauldienne avant son temps, mais aussi très près du concept d'hégémonie de Gramsci).

On voit désormais se dresser une vision mitigée du chercheur, laquelle sera amplifiée par un certain Clifford Geertz, anthropologue américain. À travers un recueil de certains de ses essais, The Interpretation of Culture (1973), il mettra en place certains des jalons critiques qui seront empruntés par le courant postmoderniste en anthropologie. Geertz remet en question la capacité qu'a l'ethnologue à reproduire la réalité d'une population étudiée et croit que le mieux qu'il puisse en faire, c'est une traduction, ou du moins une lecture à la lueur de ses propres conceptions et émotions. C'est dans son texte sur les combats de coqs au Bali (*ibid, p.*), désormais classique en anthropologie, qu'il proposera la célèbre citation imagée qu'est celle de lire par-dessus l'épaule de son informateur et non dans sa tête, de par le fait qu'il est impossible de connaître la vision de ce dernier. Le chercheur se trouve alors à élaborer la culture étudiée de façon écrite, voire littéraire, où sont incluses les émotions de ce dernier à travers l'analyse qu'il fait de l'objet étudié. Ce texte que produit le chercheur devient en quelque sorte une fiction totalisante qui est en mesure de créer une métaculture ou un métasujet sur lequel il est possible de réfléchir, de porter nos analyses. Bien sûr, ce point de

vue sera poussé à l'extrême par certaines figures de proue de l'anthropologie postmoderne telles que George Marcus et James Clifford qui feront une critique sévère de ce que le chercheur peut élaborer à partir d'un travail de terrain, condamné à n'être qu'un critique de la culture sans que ses propos aient une valeur de généralisation (1986).

Si la précédente critique de Geertz concerne surtout l'écrit, grandement affectée par le travail de terrain, Jeanne Favret-Saada propose plutôt une réflexion épistémologique sur la relation entre enquêteurs et enquêté dans son livre Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage(1977). Tentant d'étudier une pratique taboue qu'est celle de la sorcellerie, dont la simple évocation est impossible à moins d'être dans à même la pratique et l'exécution des sorts, elle met emphase sur la place de l'ethnologue et la posture qu'il doit adopter sur le terrain. À cet effet, elle affirme que :

«Prétendre, au contraire, qu'on veut entendre parler de sorcellerie paysanne et y rester étranger, c'est se condamner à n'entendre que des déclarations objectivistes, à collectionner des historiettes fantastiques et des recettes de désenvoûtement - soit, à relever des énoncés que le sujet de l'énonciation désavoue formellement. Ainsi, depuis cent cinquante ans, l'indigène et le folkloriste se mirent-ils chacun dans le miroir que l'autre lui tend, sans qu'apparemment le second se soit avisé de ce que cela comporte d'ironique complicité de la part du premier.» (*ibid.*, p.37)

Cette citation résume l'un des points forts de ses constats méthodologiques au sein de l'ouvrage, où le chercheur se voit

attribuer une position par les sujets et que ces derniers ont des attentes envers celui-ci, de sorte que ce même chercheur doit se négocier une place qui aura un impact, de par la distance produite face à son objet, sur les données qu'il obtiendra.

Si ce renversement épistémologique prendra ampleur dans les années quatre-vingt pour devenir une ligne directrice de l'anthropologie, surtout aux États-Unis, certains auteurs tenteront de rectifier le tir en proposant un retour au projet initial, sur lequel on a détourné le regard. Un auteur comme Maurice Godelier, notamment dans son texte Briser le miroir du soi (2002), propose un point de vue intéressant auquel je m'attache de par sa vision nuancée du projet qu'est celui de l'anthropologie contemporaine. Selon ce dernier, le chercheur doit mettre de côté cette obsession que la recherche ne peut être que la construction d'un miroir afin de se regarder lui-même et remettre à l'avant-plan l'objectivité et la recherche de connaissances dans le travail anthropologique (et en l'occurrence sociologique). Il faut d'autant plus mettre de côté la notion de relativisme (Godelier a tout de même été sous la tutelle de Claude Lévi-Strauss), pour permettre l'élaboration de comparaisons qui sont susceptibles de mettre à jour certaines réalités objectives. Là où la vision de Godelier se trouve nuancée, c'est à travers sa considération du travail réflexif en lien avec le terrain qui selon lui est «une affaire de mesure» (p.196) : ce travail est nécessaire sans toutefois devenir l'objet même de la recherche. De plus, il considère que le chercheur peut (et d'une certaine mesure doit) être critique et prendre en considération les conséquences de l'interaction, l'intersubjectivité des agents s'avère un point essentiel à considérer dans les travaux

de terrain, incluant l'observation participante. Si les postmodernistes ont fait un détour littéraire dans leurs rendus de terrain, Godelier ne s'y oppose pas ; au contraire, il croit qu'un effort d'écriture s'avère essentiel pour non seulement rendre l'information de manière représentative à l'expérience rencontrée par le chercheur, mais aussi intéressante. Enfin, ce dernier est d'avis que c'est à l'aide d'une méthodologie adaptée que le chercheur devient apte à briser le miroir du soi et se trouve donc en mesure de produire des connaissances conformément au modèle scientifique.

Quelques constats généraux sur l'observation participante

N'étant pas amateur, comme je l'ai affirmé au début de ce texte, des guides méthodologiques sur l'observation participante, j'ai tout de même croisé quelques ouvrages intéressants offrant des réflexions permettant d'entrevoir la méthode à travers ce qu'elle implique chez le chercheur, sans toutefois imposer une façon de faire. Le Handbook of methods in cultural anthropology (Russell Bernard, 1998) propose un chapitre très intéressant sur l'observation participante coécrit par trois chercheurs (Dewalt *et al.*, p.259-299) et constitue une bonne introduction à la méthode. Selon ces derniers, le chercheur doit être prêt à concéder une ouverture à l'autre, être intéressé par ce que les gens racontent tout en faisant preuve de sensibilité et de discrétion. Toutefois, il devra faire face à la déroute et aux changements, puisque le terrain se déroule rarement de la façon dont il a été prévu. Cela va de même pour les erreurs, car le chercheur est susceptible d'en faire et ces dernières peuvent nuire au bon déroulement du

terrain en rendant sa négociation difficile. Pour faire de l'observation participante de manière efficace, il faut être un bon observateur et varier les prises de vues ou angles d'approche et il en va de même pour l'écoute, savoir écouter est essentiel afin de procéder à une production efficace des données. Enfin, il faut être attentif à l'inattendu, qui même s'il s'éloigne de notre objet de recherche, est susceptible de fournir des informations pertinentes pour des travaux ultérieurs.

À la lueur des auteurs que nous avons considérés, il est important de comprendre que chaque terrain engendre une subjectivité qui lui est propre et qui est importante à considérer : une négociation est nécessaire entre théories et émotions qui constituent en quelque sorte le fondement du travail d'observation participante (Béllier, 2002). Comme l'a affirmé Loic Wacquant, lors d'une conférence au sein de l'Ethnografeast II (2004), l'ethnologue se soumet aux contingences de l'univers qu'il étudie et c'est à partir du corps, vecteur de connaissances sociales, qu'il est ensuite en mesure de produire des données de terrain. Si cela semble nous ramener au subjectivisme, ce dernier affirme que ce n'est pourtant pas le cas, si l'on est en mesure de soumettre à l'analyse le processus de production de ce corps, la manière dont il s'est construit. Marc Abélès rejoint d'une certaine manière ce point avec le concept de sous-terrain (2002), soit la négociation que sous-tend un terrain ethnographique qui non seulement devient un élément méthodologique important à considérer, mais peut aussi se transformer en donnée à analyser par la suite.

Bref, si l'observation participante demeure une méthode qui peut sembler flexible, il n'en demeure pas moins qu'elle s'avère à être un exercice de taille pour le chercheur qui l'entreprend et c'est en ce sens qu'il doit se poser les bonnes questions qui lui permettront de conserver un souci de rigueur. On le dit souvent, c'est une technique qui s'acquiert avec la pratique et en ce sens, on devient plus apte à dégager les faits pertinents pour notre étude, de même qu'à analyser le processus selon lequel les données ont été produites. Par analyse, j'entends une manière d'explicitation la méthode de production des données et en ce sens, je crois que la crise de la représentation ethnographique des années quatre-vingt a apporté certains outils afin de permettre une telle explicitation, sans pour autant devenir un travail égocentrique. Comme l'a dit Godelier, c'est une affaire de mesure dont seul l'auteur possède la clé. Je suis donc d'avis que si l'on est honnête envers soi-même comme chercheur, mais aussi envers les sujets et potentiels lecteurs, il y a moyen de produire une connaissance au sens où l'entend la science allant au-delà d'un simple reflet qui serait celui de l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

Abélès, Marc, 2002. « Le terrain et le sous-terrain », dans Christian Ghasarien (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*.

Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux, Paris, Armand Colin, p.35-42.

Bellier, Irène, 2002. «Du lointain au proche. Réflexions sur le passage d'un terrain exotique au terrain des institutions politiques», dans Christian Ghasarien (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, p.45-61.

Clifford, James et Georges Marcus, 1986. *Writing Culture : the poetics and politics of ethnography*, University of California press.

Dewalt, Kathleen, R. Dewalt, Billie & Coral B. Wayland, 1998. «Participant observation», dans Bernard H. Russel (dir.), *Handbook of methods in cultural anthropology*, Altamira press, New York, p.259-299.

De Martino, Ernesto, 2000 [1948]. *Le monde magique*, Empêcheurs de penser en rond, Paris.

Favret-Saada, Jeanne, 1985 [1977]. *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, Paris

Geertz, Clifford, 1977 [1973]. *The interpretation of cultures*, Basic books, New York.

Godelier, Maurice, 2002. « Briser le miroir du soi », dans Christian Ghasarian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, Armand Colin, p.193-212.

Lapassade, Georges, 1991. *L'ethnosociologie*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Malinowski, Bronislaw, 1989 [1922]. *Les Argonautes du pacifique Occidental*, Gallimard, Paris.

Malinowski, Bronislaw, 1985 [1968]. *Journal d'ethnographie*, Seuil, Paris.

Park, Robert, 1990 [1928]. «La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain», dans Grafmeyer, Y. & J. Isaak, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, p.83-130.

MÉDIAGRAPHIE

Wacquant, loic, 2004. «De l'initiation pratique comme relation et instrument d'enquête», dans *Ethnografeast II. La fabrique de l'ethnographie*, conférence de l'École normale supérieure de Paris ayant eue lieu le 17 septembre.

Yann Pineault - Février 2012